



Pour découvrir
le monde et ses cultures

Pierre et Paul aux origines de l'Église de Rome

Paul Poupard

Président du Conseil pontifical de la culture

Depuis la première année sainte de l'Église de Boniface VIII en 1300, les temps ont bien changé, comme le visage de Rome qui accueille les pèlerins. Mais la démarche demeure la même : aller prier aux Limina Apostolorum, ou « Mémoires des apôtres », ces lieux sacrés de Rome où sont conservés et vénérés les tombeaux des apôtres Pierre et Paul, grâce auxquels la Ville est devenue le centre de l'unité catholique. Dès le II^e siècle, les fidèles se rendent à Rome pour voir et vénérer les trophées des apôtres Pierre et Paul, et contempler sa basileia, sa royale majesté. Au IV^e siècle, le pèlerinage de Rome devient en Occident le parallèle de celui qui, en Orient, conduisait à Jérusalem au tombeau du Seigneur.

C'est parce que Pierre est venu à Rome et qu'il y a été enseveli après son martyre qu'irrésistiblement les pèlerins ont afflué vers Saint-Pierre, lieu de sa sépulture, et que le pape, son successeur, s'est établi à son voisinage. Les deux faits ont la même origine. L'emplacement de la basilique Saint-Pierre n'a pas été choisi arbitrairement. L'édifice s'élève au-dessus de la tombe ; très précisément, le cœur de la basilique, l'autel de la confession, a été édifié au-dessus de sa sépulture. Son Éminence le Cardinal Paul Poupard, président du Conseil pontifical de la culture et auteur de Rome Pèlerinage (Bayard-L'Emmanuel, 1997) relate ici comment la tradition et les épîtres de la fin du I^{er} siècle se sont trouvées confirmées par les fouilles archéologiques menées depuis 1940 dans les Grottes vaticanes et à Saint-Paul-hors-les-Murs.

Le témoignage de la tradition

Une tradition immémoriale affirme que Pierre, venu à Rome implanter l'Église au cœur de l'empire y périt martyr. Que pouvons-nous dire de sûr à ce sujet à la lumière de l'histoire et de l'archéologie ? Les zones d'ombre se sont progressivement réduites depuis que le pape Pie XII fit entreprendre des travaux gigantesques, à l'occasion de la sépulture de son prédécesseur, le pape Pie XI.

Une première constatation s'impose, et elle est capitale. Aucune voix ne s'est jamais élevée dans l'Antiquité contre cette croyance du martyr de Pierre à Rome. Cet argument *a silentio*, du silence, a une grande force. Quant aux textes allégués en faveur de la tradition, il s'agit de l'épître de saint Clément de Rome aux Corinthiens et de l'Épître aux Romains de saint Ignace d'Antioche.

Clément, l'évêque de Rome, écrit aux Corinthiens vers la fin du I^{er} siècle pour apaiser les dissensions qui divisaient la communauté chrétienne. Dans sa lettre, il évoque la multitude innombrable des fidèles qui ont péri à Rome pendant la persécution de Néron, et en particulier les apôtres Pierre et Paul : « Jetons les yeux sur nos excellents apôtres : Pierre qui, victime d'une injuste jalousie, souffrit non pas une ou deux, mais de nombreuses fatigues et qui, après avoir rendu son témoignage, s'en est allé au séjour de gloire qui lui était dû. C'est par suite de la jalousie et de la discorde que Paul a montré le prix de la patience [...] et, ayant rendu son témoignage devant ceux qui gouvernent, il a quitté le monde et s'en est allé au saint lieu ». Clément a peut-être connu personnellement les deux apôtres. Des allusions de sa lettre on peut légitimement déduire que c'est Rome qu'il évoque, cette ville dont il est l'évêque et d'où il écrit.

C'est de Smyrne qu'Ignace, évêque d'Antioche en Syrie, écrit son épître aux Romains, sous le règne de Trajan, peut-être en 107. « Je ne vous donne pas des ordres, leur écrit-il, comme Pierre et

Paul ; ils étaient des apôtres, et moi, je ne suis qu'un condamné ; ils étaient libres, et moi, jusqu'à présent, je suis esclave ; mais si je souffre, je deviendrai un affranchi de Jésus-Christ en qui je ressusciterai libre ». On ne peut qu'être frappé par la mention conjointe des deux apôtres, à qui Ignace rendra bientôt témoignage, à Rome précisément, par son propre martyre.

Au début du III^e siècle apparaît la tradition selon laquelle l'apôtre Pierre aurait été crucifié la tête en bas, comme le pèlerin peut le voir sur un très beau relief du XV^e siècle dans les Grottes vaticanes. La cruauté de Néron rend ce supplice possible, mais rien ne permet de l'affirmer avec certitude. Par contre, c'est sur des bases solides que repose la tradition du martyre et de la sépulture de Pierre au Vatican pendant la persécution de Néron, décrite par une célèbre page des *Annales* de Tacite. Après l'incendie criminel de l'an 64, il ne subsistait à Rome aucun autre lieu capable d'abriter de tels sinistres et grandioses spectacles. Le Circus Maximus avait été endommagé par le feu et le Circus Flaminius était trop petit. Les Romains avaient coutume de placer les croix des condamnés le long des voies. On peut penser que celle de Pierre a été dressée, avec d'autres mentionnées par Tacite, le long d'une de ces routes au voisinage du cirque.

Quant à la tradition bien affirmée de la sépulture de Pierre au Vatican, le premier document qui l'atteste est un célèbre passage de Gaïus, que nous a conservé l'historien Eusèbe. Celui-ci, dans son *Histoire ecclésiastique*, rapporte la polémique de ce docte prêtre romain avec Proclus, membre de la secte hérétique montaniste, dans les dernières années du II^e ou les premières années du III^e siècle. Pour affaiblir l'autorité de l'Église romaine, Proclus exaltait la présence en Asie Mineure de la tombe de l'apôtre Philippe et d'autres grands personnages de la chrétienté primitive. Gaïus répliqua avec force : « Mais moi, je puis te montrer les trophées des saints apôtres. En effet, si tu veux te rendre au Vatican ou sur la voie d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont fondé cette Église ». Gaïus parle de « trophées ». On ne peut réduire la signification de ce terme à de simples monuments commémoratifs, dans ce contexte polémique qui oppose ces trophées à des insignes tombes d'Asie Mineure. Le raisonnement, autrement, serait sans aucune portée. Il s'agit d'un mot grec, *tropaion*, qui signifie « monument de victoire », entendons ici de la victoire obtenue par les deux martyrs au nom de Jésus-Christ : en subissant la mort, ils entraient victorieusement dans la vie avec le Ressuscité.

Ainsi, dès la fin du II^e siècle apparaît le ferme témoignage que Pierre avait au Vatican sa tombe glorieuse, comme Paul avait la sienne sur la voie d'Ostie. Dans le Vatican de Néron, un monument s'imposait par son importance. C'était le cirque commencé par l'empereur Caligula (37-41) et terminé par Néron (54-68). Les fouilles ont pu le localiser le long du côté sud de l'actuelle basilique Saint-Pierre, entre l'Arco delle Campane et la Piazza di Santa Marta, c'est-à-dire à ga ornement était l'obélisque dressé en son centre, que, d'après Pline l'Ancien, Caligula avait fait venir tout exprès d'Égypte. C'est ce même obélisque que le pèlerin peut contempler aujourd'hui au centre de la place Saint-Pierre, où il fut transféré en 1586 par l'architecte Domenico Fontana sur l'ordre du pape Sixte Quint. Les fouilles récentes ont permis de retrouver les fondations primitives de l'obélisque.

On sait aussi, grâce aux mêmes fouilles, que, dès le I^{er} siècle, la plaine vaticane recevait des tombes le long des voies qui la traversaient. Cet antique usage est bien attesté, comme le pèlerin le découvre en voyant les tombeaux qui bordent la via Appia. Riches et pauvres s'y côtoyaient, ces derniers se glissant dans les petits espaces demeurés libres entre les somptueux tombeaux érigés pour les patriciens romains. Rien d'étonnant à ce qu'un pauvre crucifié, reconnaissable après sa mort – il n'avait été ni défiguré par le feu, ni broyé par les fauves – soit recueilli par les fidèles et que son cadavre soit déposé dans une fosse creusée dans le sol nu.

Les fouilles de Pie XII

Le pape Pie XI avait exprimé le désir d'être enterré *ad caput Sancti Petri*, au plus près de la tombe de l'apôtre Pierre. Pour accéder à ce vœu, son successeur Pie XII fit entreprendre, en juillet 1940,

les travaux nécessaires à la mise en place du lourd sarcophage dans les Grottes vaticanes. On appelle ainsi le sous-sol de la basilique Saint-Pierre, formé par la différence de niveau entre l'ancienne et la nouvelle basilique. Ses voûtes basses, supportées par des pilastres qui le divisent en trois nefs, soutiennent le pavement de l'édifice actuel. À peine eut-on atteint 0,20 m de profondeur, au cours des travaux, qu'apparut le pavement de l'ancienne basilique constantinienne, puis, sous ce pavement, un grand nombre de sépultures chrétiennes. En creusant plus profondément, on découvrit des murs de fondation de l'antique sanctuaire et une nécropole romaine – celle-ci peut se visiter aujourd'hui en obtenant une autorisation préalable – que la construction de ce dernier avait ensevelie.

L'exploitation scientifique de ce chantier d'une ampleur imprévue devait fournir des informations importantes et incontestées. Deux campagnes de fouilles furent successivement menées, de 1939 à 1949, puis de 1953 à 1958. L'examen du sol révéla une donnée étonnante : pour créer la base nécessaire à la construction de l'édifice de Constantin, ses architectes avaient dû à la fois remplir de terre et entrecouper d'œuvres massives de soutènement une zone encore non utilisée de la nécropole, et en même temps entailler une partie de la colline du Vatican. Pourquoi Constantin avait-il choisi, pour bâtir sa basilique, un endroit déjà occupé par un cimetière, et par ailleurs si peu favorable, car le sol argileux demandait d'importants travaux de drainage et des travaux de terrassement à flanc de coteau ? Tout aurait dû lui faire écarter ce site. Tout, sauf la tradition vivante à son époque de la présence du tombeau de Pierre, tout près du lieu de son martyre.

Les pilastres qui supportent la voûte des Grottes vaticanes, sous la nef centrale de la basilique, reposent sur un fond artificiellement formé d'un mélange d'argile et de sable. L'édifice est érigé au-dessus de l'endroit où la tradition localisait la tombe de Pierre. Les fouilles ont exhumé une tombe pauvre, appelée *thêta*, recouverte de tuiles, dont l'une porte un sceau que l'on peut dater du règne de l'empereur Vespasien (69-79). Tout le matériel trouvé aux alentours immédiats remonte à la même époque : fragment de petite lampe portant la marque de son atelier de fabrication, morceaux de verre irisé et doré à l'égyptienne.

La nécropole païenne

Une nécropole plus récente a été mise au jour, qui remonte aux II^e et III^e siècles. Cette nécropole païenne commença à accueillir des tombes chrétiennes, comme le révèlent les inscriptions des monuments funéraires. C'est ainsi que le petit sépulcre païen des *Julii* de la seconde moitié du II^e siècle se transforme en sépulcre chrétien, à la première moitié du III^e siècle. En sa décoration lumineuse, on retrouve les scènes chères aux chrétiens. Sur les murs se succèdent les images du Bon Pasteur, du pêcheur mystique, de Jonas englouti par le monstre marin, ce qui symbolise le Christ descendu aux enfers et ressuscité après trois jours à la lumière des cieux. Et, au plafond, parmi les sarments couleur émeraude d'une vigne symbolique, s'élève, sur un quadrigé tiré par des chevaux blancs, la radieuse représentation du Christ-Soleil, glorieuse image de la résurrection espérée. Le contraste est grand entre la richesse de cette décoration et l'humilité de la position de cette tombe, entre deux autres sépulcres qui l'étouffent, pour ainsi dire, à l'intérieur de la nécropole. C'est que rien n'était excessif pour décorer un édifice dont le privilège était de se trouver au voisinage immédiat de la *memoria* de Pierre.

La « memoria » de Pierre

Les fouilles ont en effet démontré que l'autel central de la basilique Saint-Pierre est construit exactement au-dessus de la *memoriade* l'apôtre. C'est Clément VIII qui l'a fait édifier (1592-1605). En descendant sous le riche baldaquin de bronze du Bernin, on remonte du flamboyant XVI^e siècle renaissant vers les siècles passés, grâce aux dispositions de Jean-Paul II qui a remis en communication directe l'autel de la Confession de Pierre avec son tombeau, caché depuis cent cinquante ans par la grande statue de Pie VI à genoux, de Canova. Sous l'autel de Clément VIII se trouve un autre autel, celui de Calixte II (1119-1124), et, sous celui-ci, un autre

encore, de Grégoire le Grand (590-604), encastré dans l'autel de Calixte II. En allant au-dessous, on rencontre un monument constantinien de forme quadrangulaire revêtu de marbre blanc et de porphyre rouge. Constantin l'a lui-même dédié à l'apôtre. Il remonte peut-être aux cérémonies commémoratives de la victoire décisive du pont Milvius, le 28 octobre 312.

Le Mur rouge

Entre ses murs de marbre, ce monument constantinien enferme une construction plus ancienne, un petit édicule. Considéré manifestement par l'empereur comme digne d'un exceptionnel respect, cet édicule est élevé sur une petite place rectangulaire de 8 mètres du nord au sud et de 4 mètres d'est en ouest, appelée conventionnellement par les chercheurs le *campo P*. Les chambres funéraires qui l'entourent remontent aux années 130 à 150. Sur le côté ouest se dresse un mur appelé Mur rouge, à cause de la couleur rouge vif dont il est peint. Derrière, un chemin – *clivus* – donnait accès à d'autres chambres funéraires. En dessous de ce chemin, un égout permettait l'écoulement des eaux. Les tuiles dont il est recouvert portent un sceau indiquant les propriétaires, personnages historiques bien connus, puisqu'il s'agit d'Aurelius Caesar, le futur empereur Marc Aurèle, et de sa femme, Faustina Augusta. Nous sommes donc entre 146, date à laquelle Faustina prit le nom d'Augusta, et 161, où le nouvel empereur prit le nom de Marc Aurèle.

Certaines des tombes fort modestes qui s'appuient sur le Mur rouge témoignent par leurs tuiles d'une origine antérieure. Quant au petit édicule, le plus important pour le pèlerin, il subit diverses destructions et déformations, qui n'empêchent pourtant pas une sérieuse reconstitution. Deux niches superposées sont creusées dans le Mur rouge. Entre elles s'avance, comme une table, une plaque de travertin soutenue par deux colonnettes de marbre blanc ; celle de gauche est encore bien visible dans la maçonnerie ajoutée à une époque postérieure. Dans le pavé, une ouverture fermée par une dalle, et d'une orientation différente, donnait sur une sorte de cachette doublée de petites plaques de marbre, où l'on a retrouvé des ossements, des restes de vieilles étoffes, des morceaux de verre, des pièces de monnaie. Nul doute qu'on y ait déposé quelques restes alors jugés dignes du plus grand respect.

Le trophée de Gaius

Si tous les archéologues ne s'accordent pas en tout point, le pèlerin peut du moins avoir la certitude, en ce lieu sacré, de l'existence d'un édicule construit dans la nécropole vaticane vers 160, et inclus par Constantin dans son monument érigé en mémoire de saint Pierre. Il s'agit sans aucun doute du fameux trophée dont parlait le prêtre Gaius quelques années plus tard. L'identité de l'édicule du Mur rouge et de ce trophée est désormais admise par tous les savants. Cet édicule n'a pu être construit en ce point que fort malaisément. Une raison impérieuse commandait donc de le situer là, et non pas ailleurs. Quelle autre raison, pour ce point précis, sinon la présence en ce lieu d'une dépouille mortelle déjà vénérée en cet endroit même ?

Peut-on aller plus loin et assurer avec certitude que la tombe de Pierre existait réellement sous l'édicule ? Les fouilles ont révélé des indices d'une fosse antique, dont l'orientation est la même que celle de l'ouverture dont nous avons parlé plus haut, et qui est différente de celle de l'édicule lui-même. Les ossements humains qui ont été retrouvés sous les fondations du Mur rouge n'ont, à l'examen scientifique, révélé aucun rapport avec l'apôtre Pierre. Mais à l'intérieur du monument constantinien, les fouilles ont fait apparaître en 1941 un *loculus* large de 0,77 m sur 0,29 et haut de 0,315, revêtu à l'intérieur de bandes de marbre grec, creusé dans le mur préexistant, le mur G pour les spécialistes, postérieur au Mur rouge, mais antérieur au monument constantinien qui l'a respecté et inclus. Il contenait, lors de l'inventaire, du plâtras tombé de haut, jusqu'à mi-hauteur, avec des ossements qui y étaient mêlés. On recueillit ces ossements dans une petite caisse de bois et on les déposa dans un lieu voisin situé dans les Grottes vaticanes.

La cachette et la caisse

Aussi surprenant que la chose paraisse, ils y restèrent longtemps oubliés ! Et devant la cachette vide, les spécialistes formulèrent naturellement l'hypothèse qu'elle avait été destinée à recevoir les restes de Pierre. Ainsi s'exprimèrent le père Antoine Ferma en 1952, Jérôme Carcopino en 1953, le père Engelbert Kirschbaum et Pascal Testini en 1957. C'est Margherita Guarducci qui redécouvrit en 1953 la caissette de bois contenant le matériel prélevé dans la cachette. Outre les os, elle contenait aussi de la terre, des fragments de plâtre rouge, de petits restes d'étoffe précieuse et deux fragments de marbre. Tout cela fut confié à l'examen scientifique du professeur Venerando Correnti. Après une longue et minutieuse analyse, le savant conclut, en juin 1963, que les ossements appartenaient à un seul individu de sexe masculin, de constitution robuste, âgé au moment de sa mort de soixante à soixante-dix ans. Les analyses expérimentales du tissu mêlé à la terre révélèrent de l'or authentique, de l'étoffe teinte de vraie pourpre, et de la terre analogue à celle du lieu.

Conclusions de l'enquête

Cette enquête permet de conclure, en récapitulant les données de l'analyse. Selon une tradition séculaire, Pierre vint à Rome et y subit le martyre sous le règne de Néron dans les jardins du Vatican, près du cirque impérial, situé le long du côté sud de la basilique actuelle. L'existence dans la nécropole voisine de tombes chrétiennes dans un cimetière païen s'explique par la conviction que la sépulture de Pierre était dans le voisinage immédiat. Seule cette conviction explique qu'aient été affrontées les difficultés énormes pour ériger en cet endroit la basilique constantinienne, malgré la nécessité de bousculer des tombes et d'opérer des travaux de terrassement considérables, à mi-pente de la colline. Le monument constantinien en l'honneur de Pierre était donc considéré comme le sépulcre du martyr. À l'intérieur de ce monument-sépulcre, le *loculus* creusé dans le mur G fut revêtu de marbre à l'époque de Constantin, et ne fut jamais violé jusqu'à sa découverte en 1941, lors des fouilles entreprises sur l'ordre du pape Pie XII.

De ce *loculus* proviennent les ossements conservés dans un lieu voisin, où ils furent repris en 1953. Ces ossements sont donc ceux qui, au temps même de Constantin, ont été considérés comme les restes mortels du saint apôtre Pierre. Leur examen anthropologique le confirme. Le tissu de pourpre tissé de fils d'or dans lequel ils furent enveloppés atteste la haute dignité qu'on leur attribuait, en parfaite consonance avec le porphyre royal qui ornait l'extérieur du monument. La terre qui les entoure comme d'une croûte s'est révélée à l'examen pétrographique correspondre au sable marneux où fut creusée la tombe primitive, alors qu'en d'autres lieux du Vatican la terre est constituée d'argile bleue ou de sable jaune.

Tous ces éléments forment entre eux comme les anneaux d'une chaîne qui conduit à identifier ce qui a été conservé des ossements de Pierre. Ce fut, après examen personnel, la conviction du pape Paul VI, qui déclara en célébrant les saints apôtres Pierre et Paul, le 29 juin 1976 :

« Pour ce qui est de saint Pierre, nous avons la chance d'être parvenus à cette certitude – annoncée par Pie XII, notre prédécesseur de vénérée mémoire – que la tombe de saint Pierre est ici, en ce vénérable lieu où a été construite cette solennelle basilique qui lui est consacrée et où nous sommes rassemblés en ce moment dans la prière. »

Pierre et Paul

On ne peut dissocier Pierre et Paul. L'Église de Rome a été fondée par les deux apôtres. L'un et l'autre y sont morts martyrs. Et le pèlerinage le plus antique conduit à vénérer leurs restes mortels. L'histoire de Saint-Paul-hors-les-Murs, pour être moins complexe que celle de la basilique Saint-Pierre, n'en est pas moins ténébreuse. Le pèlerin qui arrive à la moderne basilique ne soupçonne rien des siècles passés, puisqu'un malencontreux incendie détruisit les 15 et 16 juillet 1823 presque entièrement la première basilique.

Comment pouvons-nous reconstituer l'histoire ? Paul, l'apôtre des Gentils, appartient à une famille

d'origine juive, établie à Tarse en Cilicie, – la Turquie actuelle – où elle a acquis droit de cité romain. Après ses voyages missionnaires, il va porter le produit d'une collecte à Jérusalem. Poursuivi par le ressentiment tenace des Juifs, il est arrêté et conduit à Césarée devant le procureur Félix. Celui-ci le garde prisonnier pendant deux ans. Devant Festus qui lui succède, Paul en appelle à César, puisqu'il est citoyen romain. C'est en 60 qu'il arrive à Rome, après un naufrage sur les rivages de Malte. De 61 à 63, il jouit de ce qu'on appelle la *custodia libera*, ce qui lui permet d'écrire plusieurs de ses épîtres et d'annoncer le royaume de Dieu avec assurance. Fit-il, de 63 à 66, une dernière tournée apostolique en Orient ou vers l'Espagne ? Rien ne permet de répondre à cette question. En 66, en tout cas, il est de nouveau prisonnier à Rome. Et il a la tête tranchée sur la route de Rome à Ostie, en 67.

Le témoignage de Luc

Il vaut la peine de relire, après le récit de la tempête et du naufrage que nous a laissé saint Luc, auteur des *Actes des Apôtres*, l'évocation de l'arrivée à Rome et la prédication de l'apôtre intrépide, au cœur de l'empire romain. C'est sur cette page missionnaire que se termine la grande fresque des *Actes des Apôtres* brossée par le médecin compagnon de Paul.

« C'est trois mois plus tard que nous avons pris la mer sur un bateau qui avait hiverné dans l'île ; il était d'Alexandrie et portait les Dioscures comme enseigne. Nous avons débarqué à Syracuse pour une escale de trois jours. De là, bordant la côte, nous avons gagné Reggio. Le lendemain, le vent du sud s'est levé et nous sommes arrivés en deux jours à Pouzzoles. Nous avons trouvé là des frères qui nous ont invités à passer une semaine chez eux. Voilà comment nous sommes allés à Rome. Depuis cette ville, les frères qui avaient appris notre arrivée sont venus à notre rencontre jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. Quand il les vit, Paul rendit grâce à Dieu : il avait repris confiance.

Lors de notre arrivée à Rome, Paul avait obtenu l'autorisation d'avoir un domicile personnel, avec un soldat pour le garder. Trois jours plus tard, il invita les notables juifs à s'y retrouver. Quand ils furent réunis, il leur déclara :

« Frères, moi qui n'ai rien fait contre notre peuple ou contre les règles reçues de nos pères, je suis prisonnier depuis qu'à Jérusalem j'ai été livré aux mains des Romains. Au terme de leur enquête, ces derniers voulaient me relâcher, car il n'y avait rien dans mon cas qui mérite la mort. Mais l'opposition des Juifs m'a contraint de faire appel à l'empereur sans avoir pour autant l'intention de mettre en cause ma nation. Telle est la raison pour laquelle j'ai demandé à vous voir et à m'entretenir avec vous. En réalité, c'est à cause de l'espérance d'Israël que je porte ces chaînes... »

Ils lui répondirent : « Nous n'avons reçu, quant à nous, aucune lettre de Judée à ton sujet, et aucun frère à son arrivée ne nous a fait part d'un rapport ou d'un bruit fâcheux sur ton compte. Mais nous demandons à t'entendre exposer toi-même ce que tu penses : car, pour ta secte, nous savons bien qu'elle rencontre partout l'opposition ».

Ayant convenu d'un jour avec lui, ils vinrent le retrouver en plus grand nombre à son domicile. Dans son exposé, Paul rendait témoignage au Règne de Dieu et, du matin au soir, il s'efforça de les convaincre, en parlant de Jésus, de sortir de la loi de Moïse et des prophètes. Les uns étaient convaincus par ce qu'il disait, les autres refusaient de croire...

Paul vécut ainsi deux années entières à ses frais et il recevait tous ceux qui venaient le trouver, « proclamant le Règne de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ avec une entière assurance et sans entraves » (*Actes* 28, 11-31).

La via Appia

Je n'ai jamais pu fouler les pavés de l'antique voie appienne, la via Appia, sans évoquer cette

arrivée à Rome du vigoureux apôtre, épuisé par les épreuves, prisonnier entravé par les chaînes du Christ, mais toujours intrépide pour annoncer l'Évangile. De longue date, il avait désiré voir Rome pour porter la bonne nouvelle dans ce haut lieu de l'empire.

Des riches patriciens ou des pauvres esclaves, qui pouvait se soucier du petit Juif arrivant avec d'autres prisonniers, encadrés par un détachement de soldats, dans le va-et-vient de la grande foule cosmopolite vaquant à ses affaires et à ses plaisirs ? Selon l'usage, Paul passa sans doute dix jours au corps de garde du camp des prétoriens sur le mont Coelius. Burrhus, préfet des prétoriens, autrement dit le chef de la police impériale, ayant pu se convaincre de la véracité du bon témoignage rendu au prisonnier par le gouverneur Festus, l'autorisa à prendre un logement hors du camp, avec toujours son bras droit enchaîné au bras gauche du soldat chargé de le garder.

Martyre et sépulture

Dans les *Actes*, saint Luc rapporte le séjour romain de Paul et son annonce de l'Évangile, d'abord aux Juifs, jusqu'à la fin abrupte du récit. La seule chose qui soit certaine sur cette période de captivité est l'écriture, par l'apôtre, des lettres aux Colossiens, aux Éphésiens et à Philémon. Dans cette considérable marge d'incertitudes et d'hypothèses, il semble prudent d'admettre que Pierre vint à Rome alors que Paul, contre lequel aucune charge n'avait été retenue, avait fini par être libéré ; que Paul y revint après son dernier périple missionnaire, après aussi les hécatombes de Néron, où Pierre avait péri crucifié et avait été furtivement enseveli un soir d'automne par quelques fidèles. En arrivant à Rome vers l'année 67, Paul trouvait une communauté chrétienne décimée et humiliée. Quelles que soient les conditions de son retour, il ne dut pas enseigner longtemps sans être dénoncé et arrêté. C'est alors qu'il aurait dicté sa dernière lettre à Timothée, comme son testament spirituel. Condamné, Paul devait avoir la tête tranchée, supplice réservé aux citoyens romains. D'après le témoignage d'Eusèbe, son martyre eut lieu la quatorzième année du règne de Néron, soit entre juillet 1967 et juin 1968. La tradition rapporte que la tête, en rebondissant trois fois sur le talus, y aurait fait jaillir trois sources, nos modernes Tre Fontane. Rien ne permet d'accréditer cette version de caractère légendaire, adoptée par saint Grégoire, mort en 604.

Pour Paul comme pour Pierre, la proximité du lieu du supplice et du tombeau semble un fait historique. Pour Paul, ce lieu était voisin du Tibre, les décapitations se faisant généralement au long des fleuves. Un sarcophage de la fin du IV^e siècle représente du reste la décapitation de saint Paul près d'un fleuve. Attesté dès la première moitié du IV^e siècle, le culte liturgique supposait la présence d'un sanctuaire *ad corpus* édifié à cet endroit. Or celui-ci est situé, comme pour Pierre, dans la nécropole qui bordait la route, au milieu de tombes païennes portant des urnes, des inscriptions, des peintures et des stucs qui vont des derniers temps de la république jusqu'au IV^e siècle, à deux kilomètres des murs d'Aurélien et de la porte du même nom. Sans avoir pour la sépulture de Paul les mêmes détails que pour celle de Pierre, nous avons la même certitude : la tombe de l'apôtre des Gentils se trouve au-dessous de l'autel majeur de l'actuelle basilique Saint-Paul-hors-les-Murs. Il y eut d'abord en cet endroit une construction constantinienne. Un mur c suite.

« Paulo Apostolo mart (yri) »

La construction d'une basilique monumentale sur cet emplacement remonte en 386, un demi-siècle après la mort de Constantin. Les empereurs Valentinien II, Théodose et Arcadius écrivent alors au préfet de Rome, Salluste, pour s'assurer de l'approbation du Sénat et du peuple romain pour ce projet destiné à édifier une grande basilique remplaçant celle qui avait été « anciennement » consacrée à saint Paul. À 1,37 m sous la table d'autel actuelle, une plaque de marbre de 2,12 m sur 1,27 m porte l'inscription – datant selon les uns de la première, selon les autres de la seconde moitié du IV^e siècle – PAULO APOSTOLO MART. La plaque est composée de plusieurs morceaux rapportés. Seul celui qui porte le mot PAULO est muni de trois orifices, un rond et deux carrés, qui ne peuvent qu'être liés au culte funéraire de saint Paul. En effet, l'orifice rond, le seul

qui n'abîme pas l'inscription, et qui donc peut lui être contemporain, est relié à un petit puits qui devait rejoindre la tombe. La présence sur le marbre des traces d'un couvercle métallique articulé, permettant d'ouvrir et de fermer à volonté l'orifice, semble bien le rapporter, ainsi que son conduit, à l'usage attesté par ailleurs aux catacombes de verser des parfums dans les tombeaux chrétiens. Un poème de Prudence, du début du Ve siècle, fait allusion à cet usage. Cependant, ce culte a ensuite changé de forme : les deux puits carrés sont venus abîmer l'inscription PAULO. Ils furent construits plus tard pour rejoindre, à des niveaux différents, le puits rond. Ainsi le bloc de maçonnerie sous-jacent a été retravaillé avant que l'on repose l'ancienne plaque, dont il est impossible, dans l'état actuel, de se représenter l'état primitif, encore qu'elle soit le témoin vénérable d'un culte vraisemblablement antérieur à la grandiose construction de 386.

Telles sont les données de l'archéologie, qui rejoignent ce qu'écrivait le prêtre Gaïus, déjà cité, dans sa lettre au montaniste Proclus : « Je puis te montrer les trophées des Apôtres. Que tu ailles au Vatican ou sur la route d'Ostie, tu y rencontreras les trophées de ceux qui ont établi l'Église romaine ».

Beaucoup d'incertitudes demeurent sur ces temps reculés. Qui furent les premiers chrétiens de Rome ? Quels ont été les premiers missionnaires ? L'histoire ne nous le dit pas. Nous savons seulement que saint Paul parle de l'Église de Rome comme d'une Église nombreuse, connue, célèbre par sa foi et ses œuvres. Quand il arrive dans la ville, saint Luc nous précise au livre des *Actes des Apôtres* que les frères de cette ville viennent à sa rencontre sur la voie appienne. Nous savons les martyres et la sépulture de Pierre au Vatican, ensuite de Paul sur la voie d'Ostie.

Depuis lors, comme l'assure le vieil adage, tous les chemins mènent à Rome. Et découvrir la Rome de Pierre et Paul est pour le moderne Romée une réponse au vœu de Paul : « Il faut aussi que je voie Rome » (*Actes des Apôtres* 19, 21).

Paul Poupard

Avril 2002

Copyright Clio 2009 - Tous droits réservés

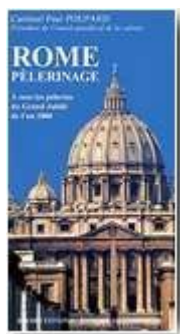
Bibliographie



Les reliques de saint Pierre à Rome
Jérôme Carcopino
Albin Michel, 1965



Les Fouilles de Saint-Pierre à Rome
E. Kirschbaum
Plon, Paris, 1961



Rome Pèlerinage
Paul Poupard
Bayard: Editions de l'Emmanuel, Paris, 1997



Pierre et Paul à Rome
Umberto M. Fasola
Editions Vision, Rome, 1980



Vingt siècles d'histoire du Vatican
Jacques Mercier
Lavauzelle, 1979



La Tradition de Pierre au Vatican, à la lumière de l'histoire et de l'archéologie
Margherita Guarducci
Typographie polyglotte vaticane, Rome, 1963